Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 25 (2013)
Heft: 98

Artikel: Interpréter ou calculer?
Autor: Schallberger, Peter / Jann, Ben
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-554029

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Interpréter ou calculer?

En sciences sociales, la question de la meilleure méthodologie divise les chercheurs. Certains travaillent avant tout de manière quantitative et statistique, les autres de façon qualitative et herméneutique. Avec la mathématisation croissante des sciences sociales, les seconds sont sur la défensive. Quels sont les arguments en faveur d'une approche qualitative et ceux en faveur d'une démarche quantitative?

Valérie Chételat (photomontage)

En sciences sociales, seules les méthodes quantitatives permettent de traiter certains sujets, comme la répartition des revenus. Pour d'autres questions, un bouquet méthodologique ou une recherche qualitative s'impose. Les chercheurs qui opèrent de manière exclusivement quantitative réclament une «unité des sciences sociales» dans l'esprit de la statistique. Mais cette exigence est problématique, car sa mise en œuvre auraient des conséquences majeures: elle mettrait hors-jeu certaines traditions de sociologie interprétative, mais aussi l'ensemble des sciences humaines et culturelles.

La recherche sociale qualitative vise à identifier une généralité dans le particulier et à l'interpréter. Le particulier, cela peut être la circulaire d'un directeur de foyer et la généralité qu'il s'agit d'identifier, «l'esprit» dont est empreint l'action pédagogique dans l'institution. Pour dégager cet esprit, il ne suffit pas de concentrer et de comprimer le contenu d'une prise de position du directeur du foyer. L'identifier dans sa «tonalité qualitative» (Max Weber) nécessite un effort herméneutique, encadré par une méthodologie qui suppose que les chercheurs élaborent leurs propres concepts. Les historiens qui analysent leurs sources, ou les ethnologues qui interprètent certaines pratiques quotidiennes ou certains rituels extraordinaires pour en saisir le sens, procèdent de manière comparable.

Les chercheurs quantitatifs opposent habituellement les arguments suivants à cette forme de recherche: premièrement, si tant est que ce qui est identifié ici est quelque chose d'empiriquement et de scientifiquement tangible, il reste de l'ordre du cas particulier. Deuxièmement, comme le choix de ce cas particulier a été opéré au hasard, rien ne garantit qu'il soit représentatif d'un ensemble d'autres cas. Troisièmement, les connaissances éventuellement mises au jour ne sont qu'une interprétation subjective, qui n'est ni vérifiable de manière intersubjective ni reproductible dans le cadre d'analyses ultérieures.

> «La recherche sociale qualitative vise à identifier une généralité dans le particulier et à l'interpréter.»
>
> Peter Schallberger

Ces objections ne tiennent pas. D'abord, dans le cas de l'esprit éducatif reconstruit à partir de la circulaire, il s'agit bien d'une généralité étant donné que cet esprit confère une empreinte particulière à l'ensemble des interactions pédagogiques et professionnelles dans le foyer. Deuxièmement, le cas particulier étudié n'a pas à être représentatif de quoi que ce soit ni de quiconque, car le discours des chercheurs qualitatifs porte sur la nature des phénomènes sociaux et non sur leur fréquence ou leur diffusion. Si l'objectif du travail de recherche est d'identifier différents schémas éducatifs en foyer, ses auteurs procéderont à d'autres analyses de cas, jusqu'à ce qu'ils ne trouvent plus de nouveaux «esprits» pédagogiques à identifier. Troisièmement, comme dans toutes les opérations scientifiques, l'interprétation des textes est aussi une affaire discursive, même si la démarche doit s'appuyer sur une stricte référence aux données. Enfin, n'oublions pas qu'en général les chercheurs quantitatifs, eux aussi, interprètent leurs données. Sans qu'il soit toujours possible de déterminer clairement si cette interprétation a été méthodologiquement encadrée ou si elle est spéculative.

Peter Schallberger, sociologue, est professeur à la Haute école des sciences appliquées de Saint-Gall (FHS).

«Qualitatif» contre «quantitatif»: cela fait des années que ce démon me poursuit. J'ai fait mes études de sociologie à Berne, au milieu des années 1990, et j'y ai travaillé ensuite en tant qu'assistant. Deux orientations diamétralement opposées divisaient alors l'institut. D'un côté, la sociologie qualitative et interprétative de Claudia Honegger, de l'autre, la sociologie quantitative et formelle d'Andreas Diekmann. En plus de leurs oppositions de contenu, les deux camps vivaient une ségrégation géographique puisqu'ils étaient sis de part et d'autre de la «fosse aux ours». Personnellement, je n'ai jamais trouvé difficile de passer d'un côté à l'autre. Mais en matière de contenu, jeter des ponts était une tâche ardue.

Le qualitatif ne m'a jamais convaincu. La plupart du temps, les sujets des études semblaient captivants, mais leur rendement scientifique s'avérait extrêmement maigre: guère plus qu'un alignement de citations, retranscrites à partir d'entretiens qualitatifs, le tout complété par de pompeuses conclusions philosophico-critiques dont j'étais incapable de dire comment elles avaient pu être déduites des entretiens. Les adeptes de la recherche qualitative me semblaient davantage soucieux de prose esthétique que de connaissance scientifique, s'appuyant, au moins dans les grandes lignes, sur des critères intelligibles.

Je l'admets, en matière de recherche qualitative, mes expériences sont restreintes et sélectives. Il existe probablement une recherche sociale qualitative riche qui dément mes propos. Mais mon ignorance marquée par le quantitatif m'a empêché de l'apercevoir. Et puisque nous parlons d'ignorance, l'importance accordée à la discussion sur les méthodes qualitatives et quantitatives est due à l'attrait des dichotomies simplistes qui favorisent précisément l'ignorance, car elles permettent de masquer des domaines entiers sans avoir à se soucier des détails. Or, en sciences, les détails sont fondamentaux. Objectivement, les sciences sociales quantitatives ne font pas beaucoup mieux. Déterminer la problématique en fonction de la disponibilité des données est trop tentant. Comme de s'en remettre à une démarche empirique où les théories ne sont forgées qu'après l'analyse des données. Dans la culture actuelle en matière de publication, les incitations aux raccourcis scientifiques qui ne tiennent pas compte des détails sont par ailleurs trop fortes.

> «Le progrès scientifique nécessite une coordination des efforts de recherche.»
>
> Ben Jann

En raison des particularités de son objet d'étude, la recherche sociale n'est pas une entreprise facile. Et, pour moi, les sciences sociales n'en sont encore qu'au début d'un processus cumulatif d'acquisition de connaissances. Que ces dernières soient qualitatives ou quantitatives n'a pas d'importance. Quant à l'adéquation d'une méthode, elle ne peut être évaluée qu'en fonction d'un objectif de connaissance donné. Il est donc bien plus important de formuler des objectifs de connaissance et des problématiques de recherche clairs, mais aussi de rendre possible l'avènement de cette science cumulative par une démarche méthodologique transparente. Des méthodes de différentes origines peuvent être utilisées pour traiter une problématique, mais il faut mettre un terme à la mentalité actuelle du libre-service. Le progrès scientifique n'est possible qu'au travers d'une spécialisation, couplée à des mécanismes qui garantissent la communication réciproque et la coordination des efforts de recherche.

Ben Jann est professeur de sociologie à l'Université de Berne.